

La maison des hommes

Claude Beaulieu

Number 3, May–June 1956

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55334ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

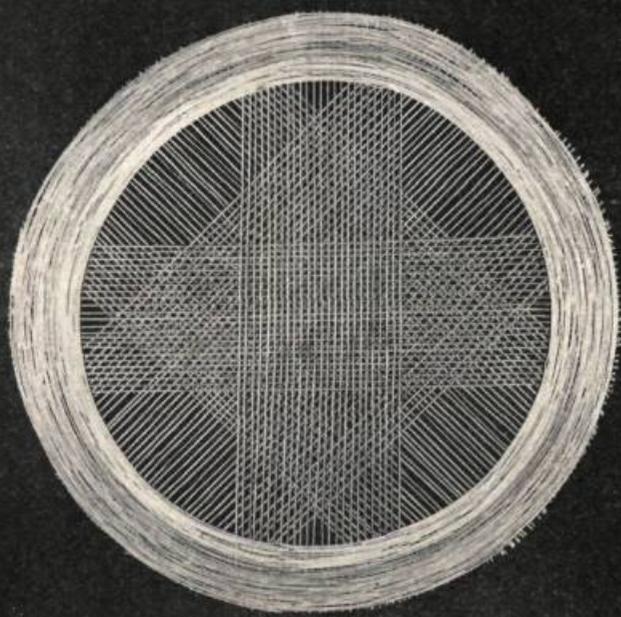
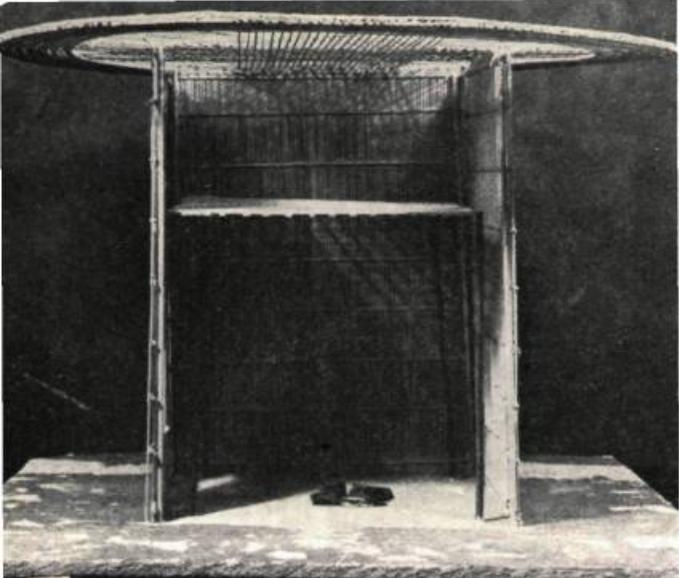
0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

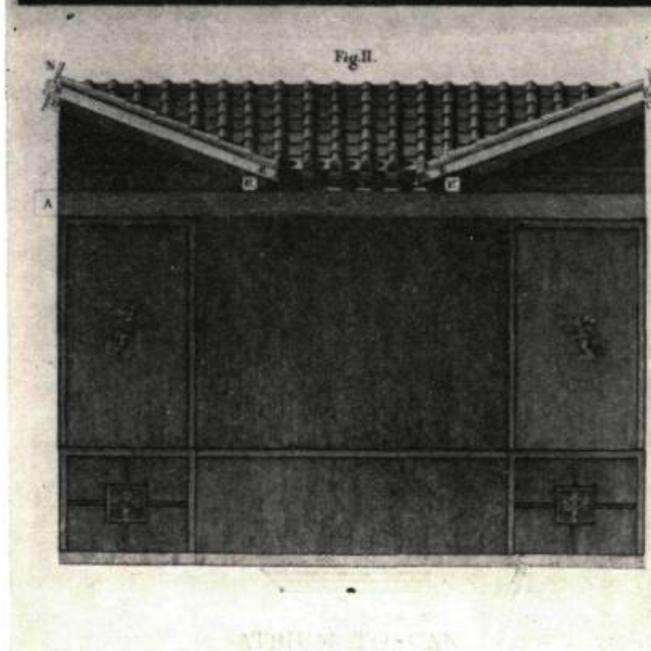
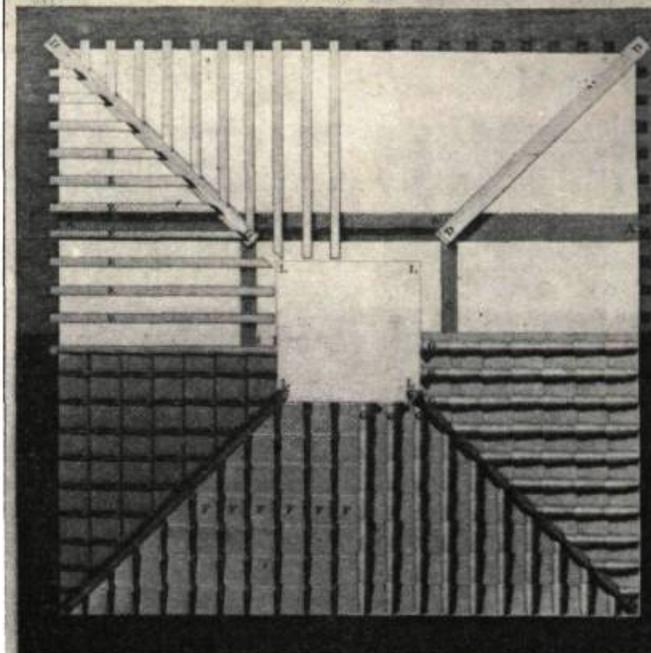
Cite this article

Beaulieu, C. (1956). La maison des hommes. *Vie des Arts*, (3), 14–21.



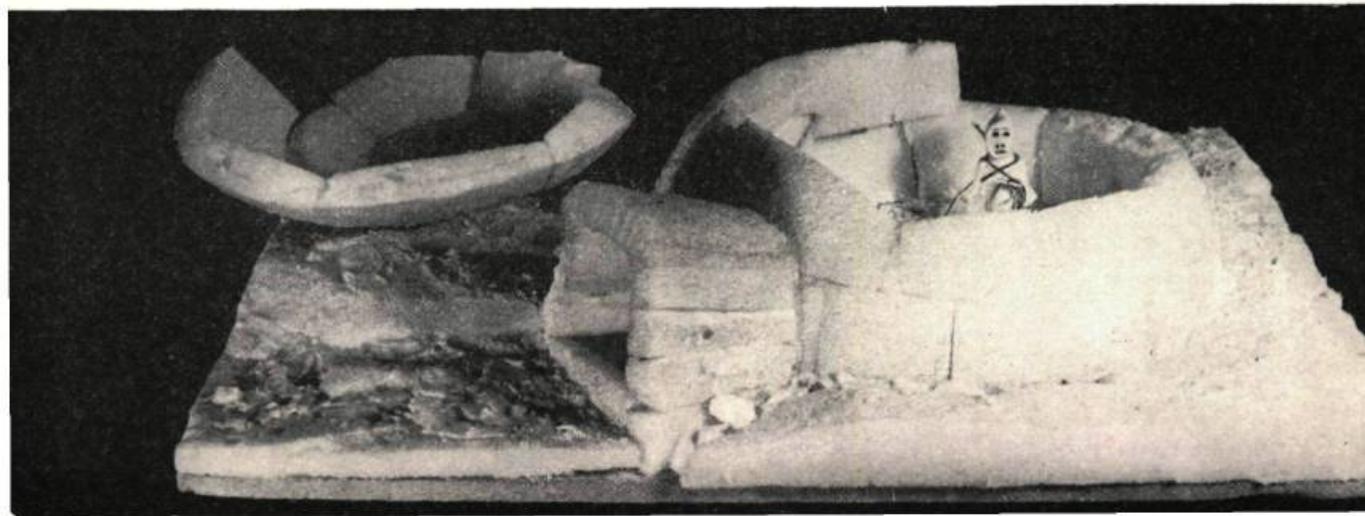
LA CASE

BAMILÉKÉ



L'IGLOO

L'ATRIUM TOSCAN





LA MAISON DES HOMMES

par Claude BEAULIEU

avec des maquettes de

Harry Vermy

André Séguin

Claude Beaulieu

En marge d'une série d'émissions, à la télévision, sur l'habitation et son prolongement, le jardin.

Traiter, en douze émissions - six heures en tout - de l'habitation depuis la caverne jusqu'à la machine à habiter était d'une témérité... nous nous y sommes risqué, notre but étant avant tout, de susciter la curiosité de l'architecture - poésie de la construction; manifestation de la vie organisée.

Nous avons choisi le parti de présenter, à l'aide de maquettes, des types de maisons valables par leur caractère, leur expression ou leur témoignage des activités humaines. Des explications "impromptues" et des reproductions photographiques venaient créer le climat et souligner l'essentiel de chacune.

Certaines périodes très attachantes furent omises faute de renseignement ou de documentation. Ainsi, les époques carolingiennes et pré-romanes nous livrent trop peu de leur architecture domestique pour en faire une synthèse divertissante. Si l'Égypte demeure, par l'abondance de sa statuaire, de ses fresques, de ses architectures religieuses et funéraires, de ses objets familiers, de loin le plus connu des pays de la haute Antiquité, par contre, l'habitation éphémère des vivants, faite de terre séchée, s'est effritée : les nombreux bibelots funéraires si expressifs qu'ils nous semblent contemporains, ne peuvent retrouver le cadre de la vie quotidienne dans lequel leurs modèles évoluaient. Les fouilles, relati-

vement récentes, d'Amarna ne nous livrent que des renseignements incomplets.

Plus effacés encore sont les peuples du Tigre et de l'Euphrate.

Les fouilles de Pompéi, au contraire, nous offrent une abondance telle de matière qu'elle nous donne le vertige : c'est donc avec le plus grand intérêt que nous avons puisé dans cette documentation pour en retenir les bribes qui firent le contenu de notre émission.

De cette période qui touche les petits peuples primitifs latins : les Osques, les Samites et les Etrusques bientôt influencés par la Grèce et finalement conquis par les Romains, Pompéi se présente comme une ville ayant déjà subi de nombreuses transformations : on y retrouve toutes les traces de ce passé.

Toutefois, l'architecture, les arts plastiques, les objets usuels qui sortent des cendres sont le témoignage des conditions de vie qui s'étaient fixées entre le tremblement de terre de l'an 63 et l'éruption du Vésuve qui anéantit la ville au mois d'août 79 sous le règne de Titus. Durant cette courte période, on avait partiellement relevé les édifices publics et reconstruit à la façon romaine. L'humain, avant tout, se manifeste dans la nature, les arts, la religion : l'homme atteint alors une perfection.

Mais d'où est-il parti ?

La chronologie nous situe l'être humain primitif d'abord errant à la recherche de sa nourriture et de son abri.

La nature lui offre son premier gîte sous les rochers, dans les grottes, dans les crevasses où il entretient le FOYER, son bien le plus précieux. Ces abris il les trouve dans la forêt ou le long des rivages. Des monticules, témoins de ces âges, s'échelonnent sur les rives occidentales de l'Europe depuis le Portugal jusqu'à la Scandinavie; ces chapelets de "shellmounds" hauts de six à dix pieds sont des amoncellements de détritiques composés de coquillages, d'arêtes de poisson et d'ossements; ils sont souvent accompagnés de traces de foyers.

L'homme malgré sa faiblesse dans la lutte contre la nature, parvient à se libérer des contraintes qui le harcèlent. Son esprit inventif le pousse à fabriquer des armes de pierre, de bois ou d'ossement. Par étapes irrégulières, la nature se soumet à ses exigences; face aux forces qu'il ne peut maîtriser, la magie supplée à son impuissance : les techniques, la religion, l'art apparaissent. Aussi son abri, qu'il façonne en relation intime avec la nature et ses dangers.

Il se construit sur le sol ou se perche dans les arbres, ou sur de longues échasses; il s'enfouit dans la terre, le sable, le roc ou la neige; il s'abrite sur



l'eau ou au-dessus de cette route naturelle si commode et, en même temps, si dangereuse. Ces multiples façons de s'abriter, nous pouvons les constater encore maintenant car, les humains ont de tels écarts dans l'évolution, qu'il nous est possible d'en étudier tous les degrés.

Le temps très limité qui nous était alloué à la télévision nous oblige de concentrer nos travaux sur quelques modèles : le wigwam des peaux-rouges, la hutte lacustre, l'igloo et surtout la case Bamiléké du Cameroun.

La hutte lacustre sur pilotis est ainsi construite pour des raisons magiques autant que par souci de protection contre l'eau ou les bêtes fauves.

Chez les peuplades d'Afrique, d'Asie et d'Océanie, les principes de construction sont à peu près les mêmes : structure de bois ou de bambou recouverte de roseaux, de lisières de bambou.

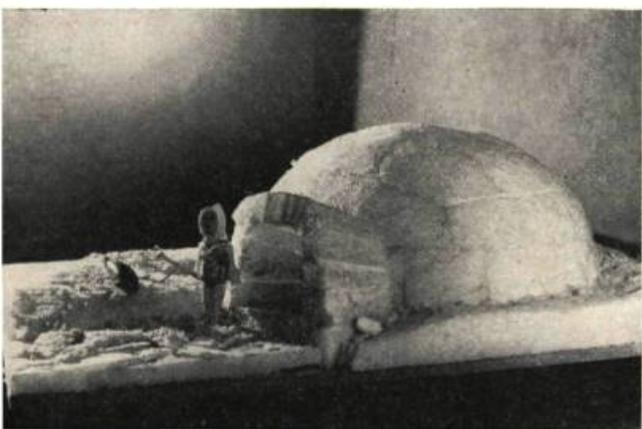
La toiture est toujours végétale et le tout est noué au moyen de ligaments. Les habitants se tiennent sur la galerie à laquelle on accède par une échelle; la routine quotidienne se fait sur le sol à l'extérieur : cuisine, occupations artisanales, préparatifs de chasse, de pêche ou de guerre.

Il est aussi une tradition très répandue d'élever sa maison en matériaux agglomérés. La forme est celle d'un cube ou d'un moule à gâteau renversé; l'habitation semble sortir directement du sol qui en fournit les matières premières : terre mêlée à de la paille, briques crues ou galets de pierre soudés à de la boue. Ces abris cubes peuvent être voûtés à l'intérieur, ou plats; souvent, la toiture en terrasse est accessible; certains sont couronnés d'une coupole ou d'une toiture végétale. Ils se composent également d'une simple cour partiellement abritée : ancêtre de l'atrium qui jouera un si grand rôle dans la maison gréco-romaine.

Les cases coniques prennent les formes de paraboles ou de vases renversés. Ces constructions primitives que l'on trouve dans toute l'Afrique, le Moyen-Orient et l'Asie comportent souvent des décorations intimement liées à la construction quand elles n'en sont pas que la simple expression. Leur unité de forme, de matériaux et de couleurs impressionnent par leur plastique d'une beauté authentique.

Dans les pays tempérés ou froids, les indigènes s'abritent dans de véritables âtres : un feu continu brûle dans les tentes peaux-rouges et dans les cases des Bamilékés situées sur les hauts plateaux du Tcham au Cameroun.

Si l'été, certains esquimaux, comme les indiens, habitent des tentes construites de pieux joints au sommet et recouvertes de peaux de caribou, l'hiver ils s'abritent traditionnellement dans les igloos. Ces cases demi-sphériques, montées en spirale avec des blocs de neige durcie aussi résistants que la pierre, forment des unités qui peuvent être réunies en une seule habitation spacieuse où la famille et ses chiens mangent, dorment, travaillent et se distraient. La chaleur du corps, sous les vêtements de peau de phoque, et celle que dégagent les bêtes suffisent à entretenir un certain degré de température que l'on maintient soigneusement en ayant soin de protéger l'entrée au moyen d'un tunnel dénivelé par rapport au sol de l'intérieur. Une lampe, alimentée à l'huile de phoque, éclaire, entretient l'eau chaude et ajoute, au besoin, un supplément de chaleur.



Les hommes, par instinct de protection, se sont groupés en tribus où le mythe de la famille, soit matriarcal soit patriarcal, joue un rôle de première importance.

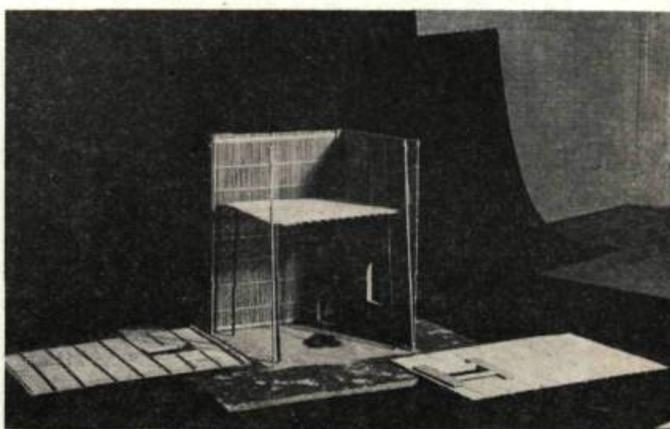
Chez les Bamilékés, l'organisation est à la fois communautaire et individualiste : pas de village, chaque famille s'isole dans son domaine autour du chef. Cependant, le sol est propriété commune : le chef la distribue selon sa politique. Mais les sociétés tempèrent son autorité; elles sont religieuses, traditionnelles d'esprit, éducatrices, guerrières et sont tout à fait hiérarchisées.

La case Bamiléké est toujours de base carrée, de hauteur variable surmontée d'une toiture conique de chaume reposant sur un plafond circulaire.

Les murs varient de matériaux: ils peuvent être en bambou ou en potopoto armé, c'est-à-dire, en terre argileuse fixée sur treillis. Le toit, dépassant largement les murs, peut couronner une colonnade qui ne supporte rien : ces poteaux, parfois richement sculptés, ne sont que des signes honorifiques.

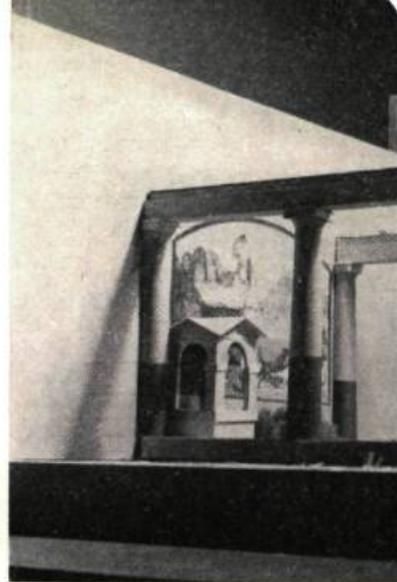
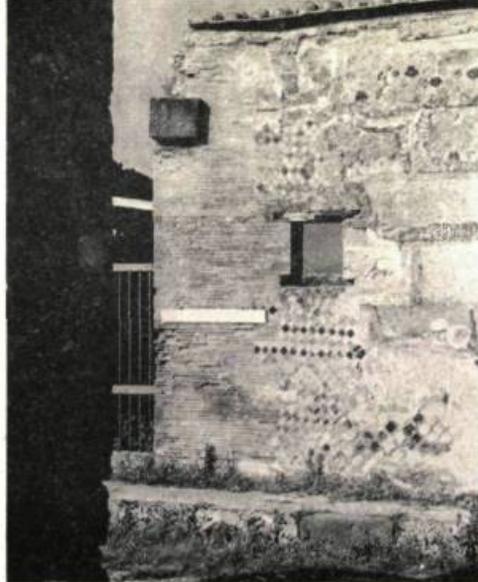
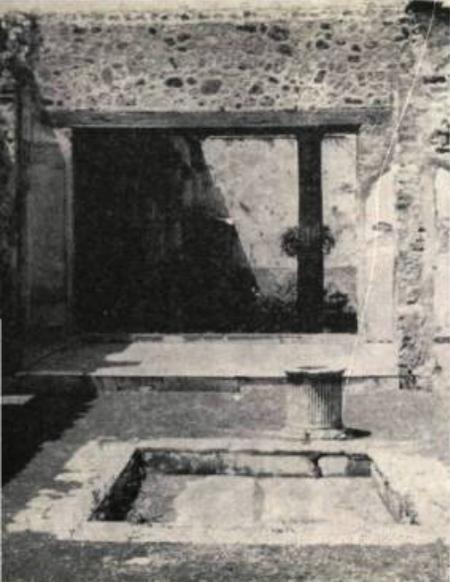
Le chef habite une case immense, difficile d'accès et bien protégée. Des couloirs entourent la pièce centrale à laquelle on communique par de petites portes surélevées et coulissantes.

Les femmes et leurs enfants logent dans des cases élancées ne comportant qu'une chambre unique carrée d'environ douze pieds de côté. Une seule petite ouverture dont le seuil est à un pied et demi du sol sert d'entrée. L'habitation peut recevoir jusqu'à trois étages de greniers : un premier pour la réserve de pistaches, un autre pour les arachides, un troisième, directement sous la toiture, reçoit la provision de maïs. Les parois de potopoto laissent les habitants dans une obscurité presque complète. L'intérieur, continuellement enfumé, protège le dormeur, les murs et les récoltes de la vermine; la fumée rend la toiture imperméable par le goudron qu'elle y dépose. La population, société primitive parfaitement organisée, est très méthodique dans la fabrication de ses cases.



Le mur de bambou est fabriqué par terre à plat, sur des chevalets. Chaque face de la construction est montée et fixée aux quatre pieux préalablement plantés dans le sol aplani.

Au sol également sont fabriqués les éléments de la toiture : un plafond, carré aux angles arrondis, ou circulaire formé d'un clayonnage en étoile : dépasse les murs de sa large bande de bambous. Une pyramide nervurée d'éléments moisés et chevillés coiffe le plafond. Ce cône, qui peut être ovale, reçoit des rampants puis des cerceaux horizontaux. L'ossature est couverte de chaume ou de tuiles de nattes. Une couronne de chaume tortillée tamponnée à la naissance de la toiture, forme un ourlet qui ajoute à l'élégance de cette case. Si les murs sont en potopoto, ils seront montés verticalement en double épaisseur de clayonnage plus serré à l'intérieur et enduit d'un produit argileux.



L'abondance des objets
constitue à peu près
au siècle d'Auguste.

De la case Bamiléké, faisons un bond dans le temps et dans l'évolution pour présenter la maison gréco-romaine.

Nous sommes à Pompéi dans la maison du Poète Tragique. De grandeur moyenne, bien modeste à côté des riches demeures patriciennes, elle n'en est pas moins d'un raffinement exquis dans l'aménagement de son plan, la décoration de ses murs et de son sol.

Les maisons, construites à l'origine de tuf, de pierre, puis à l'époque romaine, de briques placées horizontalement ou en losange, valaient surtout par leur revêtement : fresques, stucs, mosaïques et décor mobilier. Elles ne peuvent que décevoir le visiteur non averti ou sans imagination, mais elles n'en restent pas moins le témoin le plus saisissant d'une civilisation arrivée à une perfection visant, avant tout, à la satisfaction des besoins esthétiques de l'homme.

A l'abri des mouvements de la rue, étroite, bruyante et bordée de boutiques, la vie familiale s'écoule autour de cours intérieures distributrices des pièces de la maison.

Une haute et monumentale porte, flanquée de boutiques, mène du fauces à l'atrium. Cette cour réservée au public, est entourée de chambres et comporte au centre un bassin. L'impluvium reçoit les eaux de pluie déversées par le compluvium et recueillies dans une citerne pour être, au besoin, reprise à la margelle d'un puits. Le compluvium est cette ouverture au-dessus de l'impluvium pratiquée dans la toiture en appentis. Si la toiture est supportée par quatre colonnes, l'atrium est corinthien. Mais, de longue tradition, il est toscan : deux poutres ancrées dans les murs servent alors de supports.

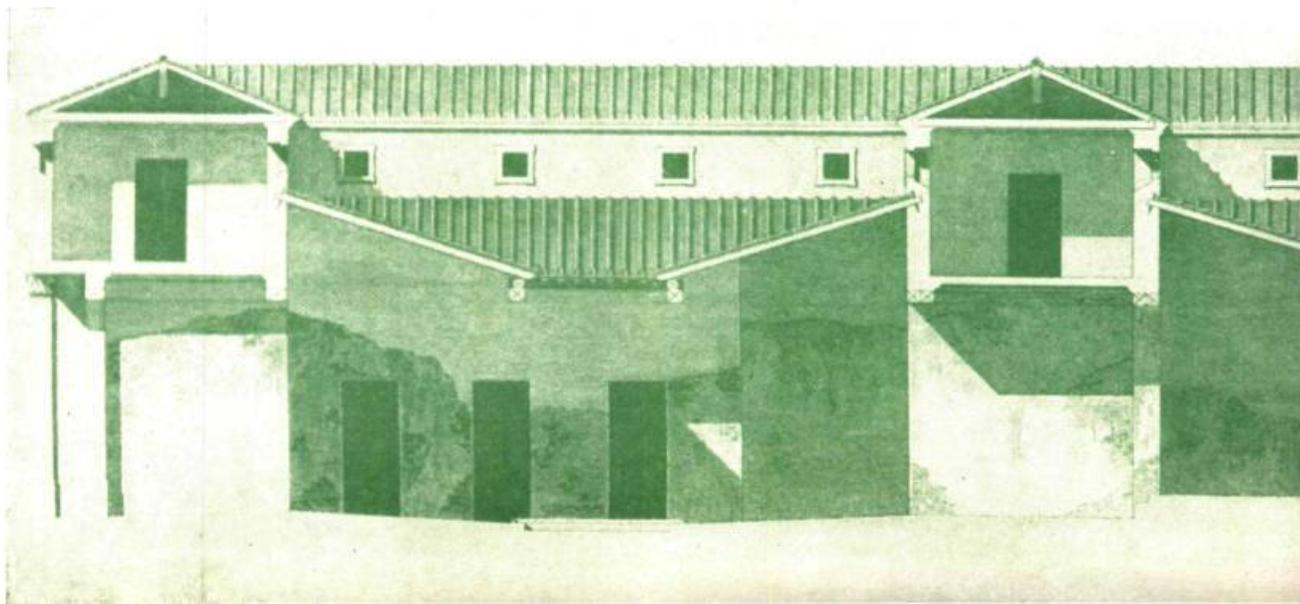
L'ENTRÉE

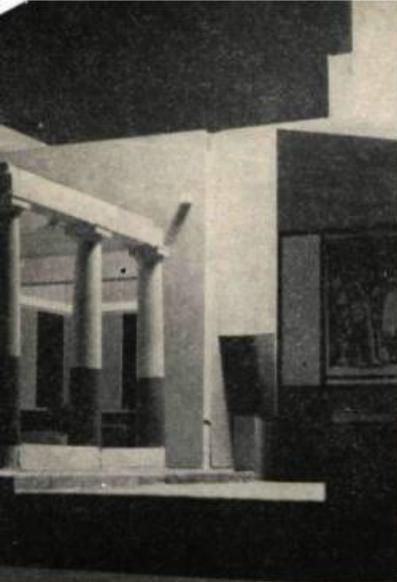
LE FAUCES

L'ATRIUM

L'IMPLUVIUM
LE COMPLUVIUM

LE TABLINIUM





à jour permet une re-
sur la façon de vivre

L'atrium est l'aboutissement de l'abri primitif des latins : cette cour était, à l'origine, l'enclos unique de la famille. C'était l'abri cheminée comparable au wigwam ou à la case Bamiléké : toujours enfumée, les murs noircis, sa dénomination est passée dans le langage moderne pour devenir l'âtre.

Pas de cheminée dans les maisons romaines : des poêles portatifs appelés braseros distribuent la chaleur au lieu désiré.

Entre l'atrium et le jardin primitif se place le tablinum, sorte de pièce à tout faire : bibliothèque, salle des effigies ancestrales; au besoin salle à manger et surtout, pièce de réception pour les visiteurs.

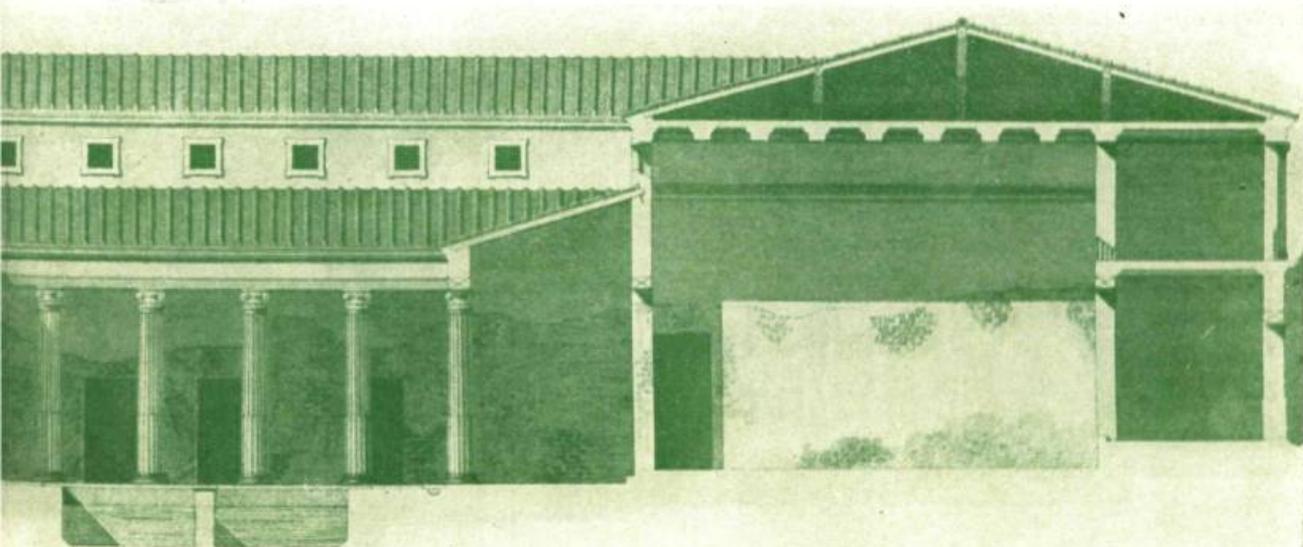
Mais l'influence grecque se fait sentir et la maison se complique. Le péristyle, cour-jardin entourée d'un portique à colonnes, sert désormais de cadre à la vie familiale : il est un empiètement sur le jardin existant qui diminue d'autant ou disparaît. Ce nouveau lieu de séjour peut recevoir le laraire : niche consacrée aux dieux de la famille; des statues; des jardinières et diverses plantations dont le rosier est le plus en faveur. Autour du péristyle, de nouvelles chambres prennent jour.

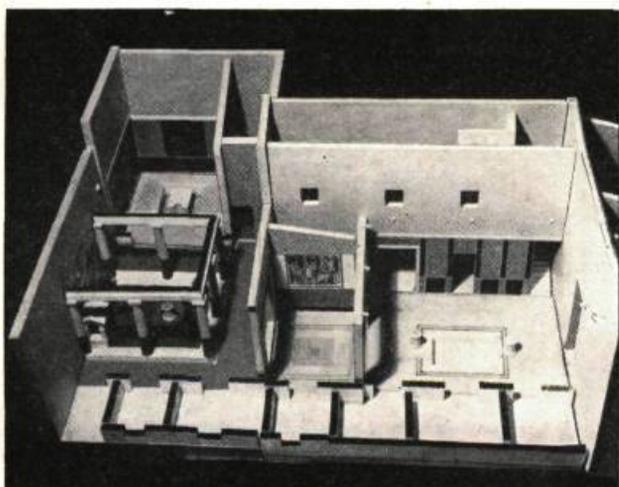
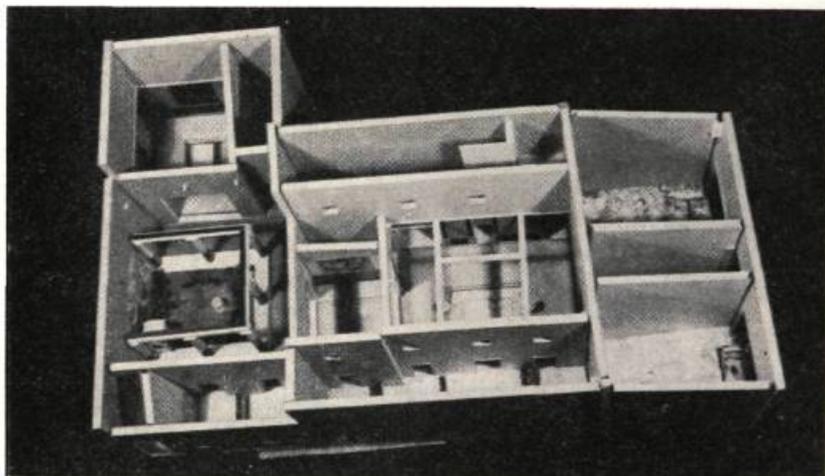
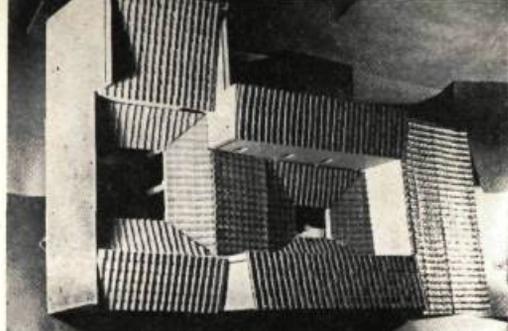
Le triclinium est une salle à manger comportant trois lits de repas autour de la mensa; la cuisine possède son réchaud et la batterie des récipients; des chambres à coucher complètent cette organisation évoluée. Les serviteurs sont relégués à l'avant dans les pièces de l'atrium.

LE PÉRISTYLE

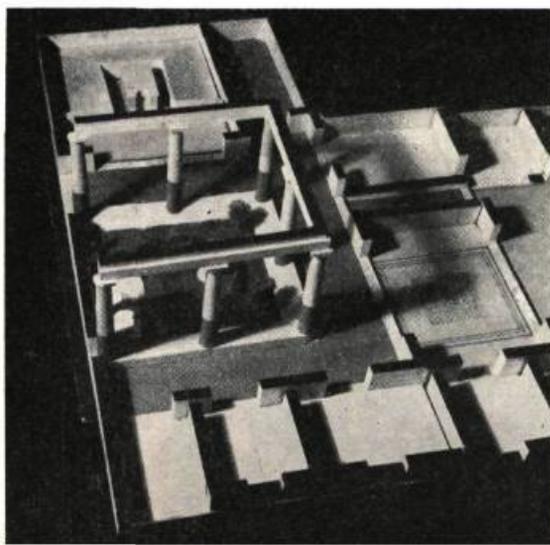
PASSAGE

PORTIQUE





UNE MAQUETTE
DÉMONTABLE
SERT À LA
DÉMONSTRATION

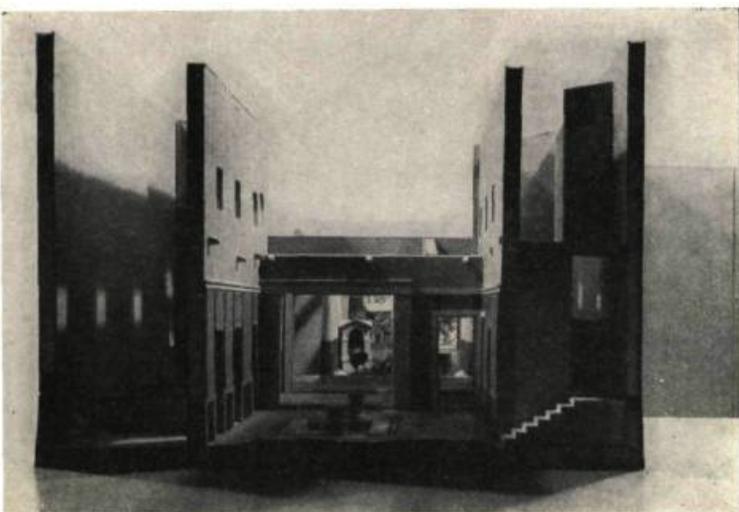


La vue plongeante montre l'ensemble des toitures en tuiles plates dont les joints sont protégés par des bandeaux de tuiles courbes.

Les toitures enlevées, on découvre la construction des murs épais et, à l'emplacement des deux ouvertures pratiquées dans la toiture, l'atrium et le péristyle.

Finalement, le plan apparaît arasé et devient d'une lecture claire évocatrice d'une vie qui n'avait certes pas le confort selon nos conceptions, mais qui possédait au plus haut degré ce confort sensoriel propre à atteindre des sommets dans l'art de vivre.

Les murs extérieurs disparaissent en partie et le plan se dessine. On distingue le bassin; la colonnade du péristyle; son jardin et le laraire; les mosaïques, la margelle du puits et les autels. Des fresques évoquent une mythologie pleine de poésie.



D'autres façons de vivre se sont manifestées dans l'habitation : il nous sera permis d'y jeter un regard par la suite.

